

DALILA BOITAUD, UZESTE, LA MÉMOIRE ET LE RWANDA

Dalila Boitaud a une place à part dans le monde des arts de la rue. Autrice et metteuse en scène, elle fait du texte l'élément central de ses créations. Une certaine « Uzeste Touch » qui voyage bien

TEXTE > JEAN-LUC ÉLUARD | PHOTOS > CÉCILE MARICAL



« Tout dépend du nombre de vaches » est la dernière création de la compagnie Uz et Coutumes. Pour parler du Rwanda aux enfants, avec le recul nécessaire

Elle n'a pas fêté les 20 ans de la Compagnie Uz et Coutumes, la période ne s'y prêtait pas forcément. Et puis, la première vraie création, c'était en 2003, deux ans après la mise en place de la compagnie. « Si un jour tu meurs » sortait déjà des sentiers battus des arts de la rue et se distinguait par une écriture dense et poétique.

Depuis, elle n'a de cesse de travailler le texte, au point qu'elle est très souvent l'une des seules autrices en espace public à recevoir des bourses d'écriture dans un domaine qui privilégie souvent le faire au dire. « Les arts de la rue sont vécus comme une fête. On va faire des choses futiles, divertissantes. Dans cet espace-là, on parle de tout et de rien, pas du fondement. Mais, pour moi, le texte est central, j'ai une exigence de qualité confrontée à l'espace public qui lui donne une résonance. »

EN RÉSIDENCE À PARIS

Alors, depuis quinze ans, elle peaufine ce particularisme d'écriture. À l'automne dernier, elle était, encore une fois, la seule artiste de rue en résidence d'écriture à la Cité internationale des arts, à Paris. Une sorte de petite consécration, une reconnaissance en tout cas : « J'ai vécu ça comme un cadeau. Cet endroit est génial. Il y avait plus de 250 artistes en résidence venus du



↑
Dalila Boitaud est l'une des seules autrices en espace public à bénéficier régulièrement de bourses d'écriture

Pour « En langues françaises », elle explorera les différents français du monde



monde entier. On aurait dit une résidence universitaire. » Qui lui permet aussi de faire prendre l'air à un travail qui penche toujours vers l'international. « En langues françaises » sera la prochaine création, commencée lors de cette résidence, sous forme d'une commande d'écriture passée à dix artistes francophones. Mais pas question de parler de francophonie : « C'est un terme poussiéreux et postcolonial. On ne parle pas le même français à Uzes, à Bamako ou à Kigali. Plutôt que de francophonie, je parlerais plutôt de polyphonie ou même de cacophonie. » Quoi qu'il en soit, suffisamment de matière pour mettre en place d'ici à trois ans un spectacle qui serait « une réunion dans l'espace public, de 7 à 14 heures. J'aime l'idée que l'espace public permette cette liberté, que les gens arrivent, repartent, prennent un café... » Un parcours-fléuve, une temporalité rare à l'heure du calibrage de spectacles qui ne doivent pas dépasser l'heure.

Cette manière de faire était déjà à l'œuvre en 2013 pour « Hagati Yacu », qui, en trois parties d'une heure, retraçait

le génocide au Rwanda. Un travail fondateur, tant dans la forme éclatée que dans le fond. « Hagati Yacu » a été suivi de deux autres œuvres sur le même sujet qui ont installé Dalila Boitaud et Uz et Coutumes comme une compagnie française incontournable au Rwanda.

« LUBAT, MON MAÎTRE »

Au-delà du Rwanda, l'autrice multiplie les créations qui creusent le sillon de la mémoire et de sujets difficiles, qui ne trouvent pas facilement leur place dans les arts de la rue. Alors que, pour elle, c'est justement cette gravité du sujet qui lui donne sa place dans l'espace public : « Peut-être parce que j'habite en milieu rural et qu'il existe encore des espaces où l'on peut parler de choses importantes, je trouve qu'il y a des thématiques importantes qui appartiennent à l'espace public. Quand on voit l'actualité avec le Rwanda, en ce moment, on comprend que ça nous concerne tous. » Un « théâtre de la mémoire » qui tourne autour de ce fil rouge, de cette volonté d'évoquer des choses douloureuses sur scène, « pour l'expérience physique et

DATES CLÉS

1999 :
arrivée à Uzes (33) au sein de la Compagnie Lubat.

2001 :
création de la Compagnie Uz et Coutumes.

2003 :
premier spectacle, « Si un jour tu meurs ».

2013 :
« Hagati Yacu » (« Entre nous » en kinyarwanda), prix national « Écriture en espace public » et premier spectacle sur le Rwanda.

2014 :
seule artiste européenne invitée au Rwanda pour les commémorations des 20 ans du génocide.

2020 :
invitée de la Cité internationale des arts, à Paris.



Dalila Boitaud rejette le terme « poussièreux » de « francophonie », et lui préfère celui de « cacophonie »

émotionnelle qui permet à chacun de se représenter la situation. On est dans une société amnésique, qui a envie d'oublier ce qui peut nous faire souffrir. Et les commémorations ne font que rendre formel cet oubli de l'essentiel. » Alors, la catharsis vient contourner une parole mémorielle pour lui donner un vrai sens, celui des choses réelles, réellement vécues.

Et, même si ses sujets prennent le large, ses origines artistiques tournent autour d'Uzeste, où elle a d'abord travaillé durant quatorze ans au sein de la Compagnie Lubat. Il en demeure quelque chose d'intangible, qui tient à

l'amour du verbe. Et au déclenchement d'une passion : « J'ai passé quelques années dans sa compagnie, et je me souviens encore des Soli Sauvages, des parcours de 5 kilomètres dans la forêt, des repérages qu'on faisait avec Bernard [Lubat, NDLR]. Ça m'a marquée, d'aller rencontrer des gestes artistiques hors des lieux établis. Bernard reste un maître pour moi. Même si je ne suis plus une actrice du quotidien ici. Uzeste reste mon port d'attache, mais ma vie est ailleurs, quelque part dans les collines du Rwanda. » Et partout où il y a des choses à écrire sur des mémoires à vif. 

Le déblocage- notes

L'intermittence de l'art

On approche, on s'accroche à cet infime frémissement qui laisse espérer que les rideaux des théâtres vont s'entrouvrir, qu'on pourra y jeter ne serait-ce qu'un œil. Se caler bientôt dans un fauteuil confortable pour voyager à travers le monde par écran interposé, au fil d'histoires intimes qui racontent l'universel. Mais, depuis plus d'un an, public échaudé craint la douche froide, les fausses joies et les effets d'annonce. Les artistes se sont occupés en occupant les théâtres, ils ont continué de créer tout en luttant pour leurs droits, pour continuer d'exister, pour dire que, oui, ô combien, ils sont essentiels. Mais n'en demeure pas moins une inquiétude qui se fait grandissante : comment les retrouvailles avec le public vont-elles se faire ? Avec tests PCR ? Dans la joie ou à petits pas ? Dans un fol élan enthousiaste ou avec une pointe de timidité, comme d'anciens amants qui doivent réapprendre à se connaître, s'apprivoiser après une séparation brutale ? Comment vibrer sur la musique lors d'un festival avec gestes barrières et sans alcool ? Pas que ce soit primordial, mais ambiance folle et consignes sanitaires ne vont pas forcément de pair. Si le régime de l'intermittence est bénéfique pour les artistes, l'intermittence de l'art nuit à leur bon équilibre. Et au nôtre.



CÉLINE MUSSEAU

Redactrice culture
de « Sud Ouest »